

Vers une psychanalyse du paysage

Eric Bidaud

► **To cite this version:**

Eric Bidaud. Vers une psychanalyse du paysage. Psychologie Clinique, EDP sciences, 2019, pp.116-128. 10.1051/psyc/201947116 . hal-02535324

HAL Id: hal-02535324

<https://hal-univ-paris.archives-ouvertes.fr/hal-02535324>

Submitted on 7 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VERS UNE PSYCHANALYSE DU PAYSAGE

Résumé :

Vers une psychanalyse du paysage

Ce travail propose de suivre la trace de ce qui ne fut pas une thématique freudienne : le paysage mais en « pistant » les lieux de ses diverses apparitions dans le rêve, l'inquiétante étrangeté et la représentation de la technique analytique. Il y a ensuite à penser les liens qui unissent les notions d'espace, d'environnement, de limites jusqu'à la question du visage au-devant de son paysage. Une idée défendue dans cet article est que le symptôme comme espace psychique se définit par « son » paysage, dans un rapport à ce qui permettra son ouverture et sa fermeture, sa consistance ou sa déconstruction. Il s'agirait d'approfondir la notion de « paysage-symptôme » aussi bien du côté du rêve que du dessin de l'enfant, le travail du trait et de la trace comme les formes du mouvement qui produisent le paysage du sujet.

Mots-clé :

Paysage, environnement, espace psychique, visage, symptôme

Abstract :

Towards a psychoanalysis of landscape

This work explores the path of something that was not a Freudian thematic: the landscape, but by “tracing” the various places it appears in dreams, and the representation of analytic technique. It also considers the links that unite the notions of space, environment, and limits, including the face confronting its landscape. An idea this article defends is that of the symptom as psychic space delineated by “its” landscape, related to what allows its opening and closing, its consistency, and its deconstruction. It deepens the notion of « symptom-landscape » with respect both to dreams and children’s drawings, the work of line and trace as the forms of movement that generate the subject’s landscape.

Keywords:

Le paysage est aujourd'hui courtisé. Le paysage devant lequel le touriste béat et ravi fait halte, le paysage qu'on n'a de cesse de reproduire, de peindre, de dessiner, de photographier pour le « coller au mur », façon de le mettre au coin. On peut se demander ce qui nous porte, les modernes, à fixer le paysage et à ne pas le laisser tranquille. Car nous savons que ce rapport affectueux à un morceau choisi d'un pays est plutôt récent, qu'il fut présenté et décrit par les voyageurs, au moins jusqu'à la Renaissance, comme peu digne d'être regardé, suscitant l'ennui ou plus encore la peur¹. « L'événement décisif, écrit A. Roger, que les historiens de l'art ne semblent pas avoir suffisamment souligné, est l'apparition de la « fenêtre », cette *veduta* intérieure au tableau, mais qui l'ouvre sur l'extérieur. Cette trouvaille est, tout simplement, l'invention du paysage occidental. La fenêtre est en effet ce cadre qui, l'isolant, l'enchantant dans le tableau, constitue le pays en paysage.² » Nous verrons combien le paysage, au-delà de sa présentation actuelle apaisée, se fonde sur une certaine « intranquillité » du sujet.

- Freud et le paysage

Le paysage n'est pas à proprement parler une thématique freudienne mais celui-ci apparaît en plusieurs occasions au cœur de ses préoccupations et non les moindres, lorsqu'il parle du rêve, de la méthode analytique et de manière « filée » tout au long de son texte sur l'inquiétante étrangeté (1919).

Dans le rêve, je n'abandonne pas le monde et celui-ci ne m'abandonne pas ; il ne cesse de se montrer. Est-ce que le rêve interrompt le défilé de mon paysage ? Je peux répondre oui dès lors que le sommeil m'éloigne pour un temps du monde perçu, mais aussi non à l'évidence de la scène du rêve où *ça défile*. Le rêve « paysage » à bon train. Ici, pour reprendre une formule de J.J Barreau, « la mobilité du paysage est le signe d'une mobilité libidinale, d'une libido libre d'investir de nouveaux objets, là où l'immobilité du paysage est fixation narcissique à

¹ Voir Roger, A., Le paysage occidental. Rétrospective et prospective , in *Le débat*, 65, mai-août 1991. Et Histoire d'une passion théorique ou comment on devient un Raboliot du paysage in *Cinq proposition pour une théorie du paysage*, sous la dir. d'A. Berque, Paris, Champ Vallon, 1994, p.109-123.

² Ibid., p. 118.

l'objet »³. C'est dire que pour Freud le paysage du rêve « pense », il représente et contient du sens : cet inattaquable « accomplissement du désir », lequel, figuré dans le rêve est nécessairement d'origine infantile. Pour Freud, l'interprétation des rêves renvoie la figuration du paysage à la représentation symbolique du corps de la mère, accompagnée du sentiment familier d'un « déjà vu » : « Il y a des rêves de paysages ou de localités qui sont accompagnés de la certitude exprimée dans le rêve même : j'ai déjà été là... cette localité déjà vue est toujours l'organe génitale de la mère [...] Dans le rêve beaucoup de paysages, ceux en particulier qui présentent des ponts ou des montagnes boisées sont des descriptions d'organes génitaux »⁴. Le paysage du rêve est le corps désiré de la mère et sa description son dessin, ses figures, « une « géographie sexuelle symbolique ». Non pas simplement que j'apporte à la réalité perçue et mémorisée une interprétation guidée par mes désirs et dont le rêve apporte la jouissance hallucinée, mais la réalité, de retour une fois éveillée, contient toujours et encore son « poids » de désirs. Ce corps désiré de la mère donnera modèle à la jouissance du tout Autre, je veux dire ici ce qui fera le monde, l'environnement : entendre, voir, toucher, sentir... seront les fonctions « paysageantes » du sujet.

Freud, pour évoquer et rendre « voyant » son travail théorique quant à la situation analytique et l'association libre a la trouvaille d'une métaphore ferroviaire et du voyage : « Donc, dites tout ce qui vous passe par l'esprit. Comportez-vous à la manière d'un voyageur qui, assis près de la fenêtre de son compartiment, décrirait le paysage tel qu'il se déroule à une personne placée derrière lui »⁵. Ainsi ne serait-ce pas une façon de regarder son rêve et de le raconter se déroulant comme un « paysage » vivant ?

Le déroulé psychique de la libre association est comparé par Freud à la surprise d'un paysage qui file et défile sous les yeux d'un voyageur qui en fera le récit. Il est supposé une condition pour notre voyageur rêveur : un refuge, un espace clos, le compartiment pour s'en tenir à la métaphore ferroviaire, et la fenêtre, un écran où voir.

Le paysage n'est pas ici un panorama, un sujet silencieux devant un territoire, mais l'illusion d'une imagerie en mouvement pour un sujet « transporté », « rêvé » par le paysage. Ce qui ne s'interrompt pas devant moi et qui fait « sa » route est mon paysage. Le paysage est ici ce qui « apparaît » sans que je puisse « vouloir » les contenus de cet « apparaître ». Ca vient. Ce

³ Barreau J.J, (2004), Le train et les chemins du transfert, *Topique*, 86, *L'acte et le temps*, Paris, L'Esprit du Temps, p. 125.

⁴ Freud, S. (1900), *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1976, p. 306 et 342.

⁵ Freud, S. (1913), Le début du traitement, in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1977, p.94.

paysage est cependant tout en étant ce qui m'est le plus étranger ce qu'il y a de plus intime, l'espace de ce que Freud nomme l'*Unheimliche*. « Les métaphores du compartiment et du paysage, écrit J.J Barreau, cherchent à approcher l'étranger interne, le corps étranger (*Fremdkörper*), selon le modèle traumatique de l'irruption (*Auftauchen*), de l'effraction (*Einbruch*). L'idée subite est un étranger, un hôte non invité surgissant à l'improviste dans le compartiment... »⁶.

Nous ne pouvons ignorer dans la recherche freudienne cette autre direction en lien avec le voyage en train et qui porte sur la rencontre avec le visage d'un autre en confusion de son propre visage⁷: cette surprise et l'angoisse de rencontrer son double dans un reflet ignoré de soi, ainsi cette inquiétante étrangeté dont a parlé Freud comme le familier « oublié », ce familier enterré qui fait retour, tel un fantôme. L'inquiétante étrangeté serait comme un trouble du paysage, le surgissement dans l'espace familier de ce qui était resté secret et devait le rester. Pas seulement le double de soi d'ailleurs mais « tout ce qui surgit souvent et aisément chaque fois où les limites entre imagination et réalité s'effacent, où ce que nous avions tenu pour fantastique s'offre à nous comme réel, où un symbole prend l'importance et la force de ce qui était symbolisé et ainsi de suite »⁸.

- Paysage, espace et environnement

Le paysage, ce mot courant et coureur, à vouloir lui donner des attaches au lexique psychanalytique, rejoindrait la notion d'espace psychique⁹. Posons simplement que l'espace est une étendue supposée qui donne place à un sujet parlant, rendant possible l'écart, la distance, l'entre-sujets. Si la psyché est espace, c'est qu'elle ménage pour un sujet une place à être, c'est-à-dire une *continuité d'être*¹⁰ (Winnicott) dans sa relation aux objets du monde : c'est-à-dire ne pas cesser d'être, être le même dans la continuité du temps vécu. L'espace

⁶ *Ibid.*, p. 120.

⁷ Dans son texte sur l'*Unheimliche* Freud raconte que lors d'un voyage en train, suite à un jeu de porte et de miroir, il se trouva devant son reflet sans le savoir et prit son image pour la présence d'un autre. La prise de conscience de son erreur provoqua un fort sentiment de déplaisir.

⁸ Freud, S. (1919), L'inquiétant, in *Œuvres complètes 13*, Paris : PUF, 1996, 147-148.

⁹ L'hypothèse forte à suivre est de considérer le paysage comme une manière de spatialisation de l'inconscient. Faut-il également rappeler l'insistance de Freud à définir l'appareil psychique comme « étendu ». « Il se peut, écrit Freud, que la spatialité soit la projection de l'extension de l'appareil psychique. Aucune autre dérivation vraisemblable. Au lieu des conditions à priori de l'appareil psychique selon Kant. Psyché est étendue, n'en sait rien. », Freud, S., (1938), *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, p.288.

¹⁰ La continuité d'être (*continuity of being*) renvoie à ce que le nourrisson, soutenu et touché par la mère, parvient à ce sentiment d'être réel et d'être toujours le même tout au long des expériences qu'il traverse. Voir Davis, M et Wallbridge, D. (1981), *Winnicott, introduction à son œuvre*, Paris : PUF, 1992.

psychique suppose l'horizon de l'Autre, son lointain visible, dirons-nous. Le paysage du sujet est cet espace paradoxal étendu devant moi, proche ou/et lointain, familier ou/et inconnu. Un paysage est constitué pour autant qu'un sujet, comme l'a formulé Heidegger, rapproche du lointain, le « déloigne ». « Déloigner veut dire abolir le lointain, c'est-à-dire l'être éloigné de quelque chose, rapprocher »¹¹. C'est en ce sens que le sujet tend à la proximité et se familiarise avec ce qui l'entoure, où son commerce avec le monde « se fait sur le mode de la préoccupation et en familiarité avec lui »¹².

Nous ne donnons pas ici au paysage la signification première, masquante même, d'être un site, une nature devant soi, mais la force de ce lointain/visible et des liens qui nous rassemblent dans un tout, nous retiennent en un enlacement de soi aux objets. Ainsi un sujet n'est pas plus dans un paysage que le paysage n'est en lui. Le paysage du sujet est le tissage qui rend à l'existence la présence d'un sujet à ses objets. « Le paysage, formule F. Julien, est du « pays » qui, en se singularisant, exprime (rend sensible) ce qu'est effectivement exister... Il y a paysage, autrement dit, quand un relationnel s'établit (se rétablit) avec le monde qui me fait revenir en amont - trouve sa source en deçà - de celui qu'établit la raison connaissante, et que le *lieu* soudain devient un *lien* »¹³. Un paysage n'est pas l'espace qui s'étend devant moi mais est ce qui m'enveloppe et m'assure. Le paysage en me rassurant me fait dire que je suis chez moi. Autrement dit, le paysage est toujours celui d'un sujet singulier.

Le paysage fait aussi résonance avec la notion d'environnement qui prit avec Winnicott une place importante dans l'approche analytique du lien de l'enfant au monde à travers lequel il se construit. Le mot environnement doit ici être entendu très largement, désignant ce qui viendrait soutenir l'existence du bébé, la mère certes, mais ce qui l'environne elle-même, au plus près : son attention, son regard, son inquiétude même. « Sans environnement, écrit Winnicott, il n'y a pas de survie physique ou affective du nourrisson. Pour commencer, sans environnement, le nourrisson ne cesserait de tomber. Le nourrisson qui est porté, ou qui est dans un berceau, n'a pas conscience qu'on ne cesse de l'empêcher de tomber... »¹⁴. Ainsi, l'accent est mis sur la dimension concrète de l'environnement. Il soutient en apportant à l'enfant l'assurance de la présence non défaillante de la mère. L'environnement maternel produit petit à petit le paysage du bébé comme soutien *vrai*. Aussi l'environnement maternel

¹¹ Heidegger, M. (1927), *Etre et temps*, Paris : Gallimard, 1986, p.145.

¹² Ibid., p.144.

¹³ Julien, F. (2014), *Vivre de paysage ou l'impensé de la Raison*, Paris : Gallimard, p.175 et 216.

¹⁴ Winnicott, D.W., (1957), Contribution de l'observation directe des enfants à la psychanalyse, in *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris : Payot, 1970, p.78 et 79.

est-il la condition du paysage du bébé. La mère partage toujours avec lui un morceau à part du monde. Elle l'initie au paysage en lui permettant de s'y trouver et de l'inventer. Dans sa conception de l'espace et des limites du sujet à l'autre, Winnicott suppose rencontre et chevauchement entre ce que l'enfant conçoit (l'objet créé) et ce que la mère apporte (l'objet trouvé). Cet espace potentiel ou aire d'illusion, entre *jeux et réalité*, est cet espace où « nous prenons du plaisir à ce que nous faisons »¹⁵, ou à ce que nous ne faisons pas, à ce dont nous rêvons.

En vérité, il y aurait à distinguer l'environnement au sens winnicottien, c'est-à-dire sécurisant et soutenant, et le paysage comme une prolongation, une construction d'espace, au-delà de la frontière originaire de la mère, une émancipation d'espace, dirons-nous, donnant au sujet la possibilité de se mouvoir et de s'inventer en un extérieur cependant toujours incertain où il est possible de se perdre.

- Visage et paysage

Notre travail sur le visage et sa fonction¹⁶ nous a permis d'avancer sur ce tissage du sujet à ses objets, de montrer en quoi le sujet « visagéifié » son monde pour en être regardé, concerné. Il s'agit d'insister non pas sur le visage/figure assigné à un lieu du corps mais sur la « fonction visage » comme principe de subjectivation et espace de métaphorisation pulsionnelle. Souvent présenté comme seuil du visible, reflet d'une dimension énigmatique, le visage ouvre à la dimension d'un chiasme pour le dire comme Merleau-Ponty, articulant le touchant-touché-intouchable. Sous la notion de « fonction visage » se rassemblent les fondements identitaires de la reconnaissance, l'appel à l'Autre, l'attrait sexué. C'est le corps tout entier qui pour advenir à l'Autre doit être « visagéifié ». Ce que notre réflexion présente sur le paysage veut montrer est la nécessaire prise en compte de cet «entours » du visage, de sa prise avec le réel pour constituer la réalité vivante et vivable du sujet.

« Le mot visage, écrit Lévinas, ne doit pas être entendu d'une manière étroite... il peut prendre sens sur ce qui est le contraire du visage. Le visage n'est donc pas couleur des yeux, forme du nez, fraîcheur des joues... il peut venir de la nudité d'un bras sculpté par Rodin »¹⁷. C'est dire que le visage de l'Autre est visage du corps de l'Autre à la surface duquel chemine

¹⁵ Winnicott, D. W., (1971), *Le lieu où nous vivons*, in *Jeu et réalité*, Paris : Gallimard, 1975, p.146.

¹⁶ Cf. *Recherches de visages. Une actualité de la psychanalyse*. Sous la dir. D'E. BIDAUD. Paris : Hermann, 2014.

¹⁷ Lévinas, E., (1991), *Entre nous. Essais sur le penser à l'autre*, Paris : le Livre de Poche/essais, 1998, p.244.

mon regard. Ce sont toutes parties du corps de l'Autre qui constituent l'infinité des objets de mon regard, toutes parties du corps de l'Autre qui, nous regardant, forment des liaisons de désirs. C'est en ce sens que nous disons que l'Autre *s'en-visage*, m'autorisant à dire que je suis regardé *de* l'Autre, par tout « un ailleurs du visage ». Cet « ailleurs de visage » ne fait pas œil mais précisément regard. Nous avançons ainsi que le visage-figure se disjoint du regard. Le regard est même ce qui est partout, il échappe à l'assignation d'un seul visage. Nous pourrions dire que le regard « voyage » sur la surface du corps, qu'il est regard « corporéisé », ou encore pour employer un néologisme cher à G. Deleuze, le corps est « visagéifié ». Ainsi, c'est le corps tout entier qui pour advenir à l'autre doit être « visagéifié ». C'est situé en une origine un principe signifiant de « visagéification » qui affecte toutes partie du corps : « la main, le sein, le ventre, le pénis et le vagin, la cuisse, la jambe et le pied seront visagéifiés »¹⁸, mais aussi tous objets qui composent le monde en sa signification pour nous. Pour que nous ayons un rapport au monde, faut-il que celui-ci nous regarde, qu'il faut en ce sens du paysage. Le paysage ? C'est qu'il faut que du monde nous regarde.

Si les visages concrets procèdent d'un principe de *visagéité* qui les produit en même temps qu'il donne au signifiant son « fond d'impression », est-il possible de penser que les visages se défassent, mais aussi le paysage ? « Au point, nous dit Deleuze, que si l'homme a un destin, ce sera plutôt d'échapper au visage, défaire le visage et les visagéifications »¹⁹. Un visage n'est-il pas toujours sur le point de se brouiller, de nous éloigner de sa familiarité ? Est terrifiant un visage connu dont nous échapperait soudain ce lien d'intimité qui nous le faisait aimer ou haïr. Une expression, un trait qui soudain nous apparaissent comme issus d'un ailleurs qui ne nous attache plus à l'autre. Ne plus reconnaître le visage de l'autre, mais aussi le sien dans son paysage est-ce un commencement de la terreur ? L'inquiétante étrangeté, a montré Freud, est cet affect par lequel le monde en face de moi se dilue ou se *difforme*. La psychose peut être souvent comprise lorsque le visage de l'autre verse dans l'inconnu de son origine. Il me devient inhumain et par là-même me déshumanise. « Défaire le visage, ce n'est pas une petite affaire. On y risque bien la folie : est-ce par hasard que le schizo perd en même temps le sens du visage, de son propre visage et de celui des autres, le sens du paysage, le sens du langage et de ses significations dominantes ? »²⁰.

¹⁸ Deleuze, G., (1980), *Mille plateaux*, Paris : Edit. de Minuit, (en collaboration avec G. Guattari), p.209.

¹⁹ *Ibid.*, p.219.

²⁰ *Ibid.*, p.230.

L'ensemble paysage/visage/signifiant traduit tout le rapport possible du sujet au monde. Nommer un objet qui nous regarde, c'est-à-dire qui se « tient » devant nous dans une stabilité de forme, traduit l'acte humain, premier et dernier.

La mise en forme du monde, son organisation apaisante (la différenciation fond/relief, la distinction des objets entre l'animé et l'inanimé) participe de ce que nous appelons sa mise en visage toujours contemporaine de sa mise en paysage : de son *paysagement*. Si nous situons le visage, non pas dans le sens commun d'être simple partie du corps, mais comme processus de mise en signification du rapport à l'autre dans le champ scopique, nous pouvons soumettre à la réflexion la notion de mise en visage de l'objet en tant qu'opération de mise en forme familière de l'objet, de mise en familiarité de l'objet.

Visagéifier, est-ce donner une forme à ce qui n'en a pas, une figure, une formule à l'« obscène » de l'objet, à l'horreur contenue dans le fond de l'objet ? Un objet ne peut que se figurer ou bien dans sa défiguration nous horrifie.

Cet espace constitué dans lequel le sujet est relié au monde comme séparé, mais nécessairement « dedans » ce monde, comme dans un « entrelacs » selon le mot de M. Merleau-Ponty, un enlacement qui fabrique une familiarité, une tranquillité d'être, cet espace-là est un espace non seulement signifiable et nommable, mais il m'est familier, il est comme une résidence. Le monde visagéifié et paysagé est un monde avec lequel je fais corps. C'est le corps du monde dont je suis une partie, un élément organique.

Le Je surplombe le monde, c'est un peu sa prétention, mais il est aussi ce monde, à la fois dedans et dehors. « Il nous suffit pour le moment, dit M. Merleau-Ponty, de constater que celui qui voit ne peut posséder le monde que s'il en est possédé, s'il *en est*, si par principe, selon ce qui est prescrit par l'articulation du regard et des choses, il est l'un des visibles, capable, par un singulier retournement, de les voir, lui qui est l'un deux »²¹.

Le voir et l'être vu tout ensemble participe de cette circulation des regards, de leur infini échange, afin que l'expérience scopique ne soit pas le heurt à chaque fois renouvelé du sujet et de l'autre, mais une retrouvaille, un familier.

Un monde visagéifié et paysagé est un monde qui me regarde (un monde que j'intéresse). Que le monde me regarde ne veut pas dire qu'il a des yeux (sinon dans la folie), c'est précisément

²¹ Merleau-Ponty, M., (1964), *Le visible et l'invisible*, Paris :Tel/Gallimard, 2001, p.175 et 176.

un monde qui s'est construit de la dissociation de l'œil et du regard. Le regard dès lors circule, insaisissable, dans la « chair » du monde.

La fonction du signifiant n'est pas uniquement de renvoyer à, de signifier un objet mais bien davantage de créer en nous un état, de susciter une attitude d'attention au monde et aux êtres qui nous entourent. S'humaniser ne consiste pas simplement à associer du signe à de la forme, mais de permettre que le monde prenne sens dans l'avant et l'après de ma présence, que je sois en quelque sorte partout dans ce monde, que *j'en sois*.

S. Lepoulichet dans son travail sur la clinique de l'informe nous rappelle que le stade du miroir, « ce n'est pas seulement le corps de l'enfant qui se trouve reflété par le miroir et investi libidinalement en tant qu'image, rassemblé et reconnu ; c'est également le champ de réalité (pièce, objets, etc.) qui apparaît reflété autour du corps et entre dans un même dispositif spéculaire. La superposition et l'articulation du tissu de la réalité et du corps propre constituent même un aspect essentiel de l'expérience qui fait tenir ensemble le monde et le corps dans le champ visuel, en tant qu'images réfléchies sur une même surface depuis un même point donné de la vision. Pouvoir se confondre et s'appareiller avec une telle unité virtuelle, en une capture identificatoire, produit un effet de saisie réciproque de l'image du corps et de celle du monde qui l'entoure, au point que ce monde susceptible d'être reflété en même temps que mon image représente aussi d'une certaine façon mon corps, mon corps en extension »²².

Ce « faire tenir ensemble le monde et le corps dans le champ visuel », cette « saisie réciproque de l'image du corps et de celle du monde » traversent ce que nous voulons cerner sous la double désignation : visagéification et paysagement du monde.

En considérant le paysage dans sa définition simple d'être le monde des objets qui se disposent devant moi, il y a certes à retenir, comme nous l'avons montré, un regard des objets, un regard de l'inanimé, mais est-il de même nature que le regard plus objectivable, l'œil/regard de l'Autre humain ? On remarquera l'importance que je donne ici à cette distinction entre l'inanimé et l'animé (distinction déjà relevée par Freud dans son texte sur l'inquiétante étrangeté), faisant référence aux travaux de H. Searles (1960)²³. La constitution du paysage répond à sa façon de la nécessité psychique de traiter l'environnement non humain, de le « mettre à distance ». Le monde apparaît à l'enfant « bien souvent en totalité ou

²² Lepoulichet, S., (2003), *Psychanalyse de l'informe. Dépersonnalisations, addictions, traumatismes*, Paris : Aubier, p.33.

²³ Searles, H., (1960), *L'environnement non humain*, Paris : Tel/Gallimard, 2014.

en majeure partie impossible à maîtriser comme un chaos d'éléments non humains... Ce qui nous étirent, écrit Searles, c'est la terreur d'être submergé par le non humain »²⁴. Il reste qu'un lien, un « apparentement » (*relatedness*), écrit Searles, construit une « parenté intime » avec le monde non humain. « Cette attitude joue en quelque sorte pour l'homme le rôle d'un îlot de terre ferme sur lequel il trouve une assise pour scruter alentour la mer des significations plus ou moins difficiles à saisir et parfois insondables, que recèle ce domaine de la vie humaine »²⁵. Le paysage est du visage non humain mais il est nécessairement visage en tant qu'il me *regarde*. De même, le visage humain est partie prenante du paysage, il en sort et y rentre. L'angoisse et même la terreur naissent à proportion de cet éloignement du paysage et du visage. Un paysage « dévisagéifié » devient étranger, mort, un néant peut-être. Un visage qui sort de son paysage, « dépaycé », est exilé. Il ne peut être que fantôme.

Cela est manière de faire socle à la relation toujours instable, « intranquille » que nous entretenons avec l'environnement, entraînant une maîtrise toujours anxieuse jusqu'à la maltraitance de celui-ci. « L'homme est à la fois enraciné dans la nature et irrémédiablement séparé d'elle »²⁶.

- Le paysage du symptôme

Foucault dans un très beau texte sur l'espace²⁷ montre que nous ne vivons pas « dans un espace homogène et vide, mais au contraire, dans un espace qui est tout chargé de qualités, un espace qui est peut-être aussi hanté de fantôme (...) c'est un espace léger, éthéré, transparent, ou bien c'est un espace obscur, rocailleux, encombré : c'est un espace d'en haut, c'est un espace des cimes, ou c'est au contraire un espace d'en bas, un espace de la boue, c'est un espace qui peut être courant comme l'eau vive, c'est un espace qui peut être fixé, figé comme la pierre ou comme le cristal »²⁸. Il existe un paysage du sujet et plus directement du symptôme, si l'on conçoit que les deux aspects se recouvrent. Un point essentiel est que le symptôme possède ses qualités : sa matière, ses couleurs, son climat sa géographie, sa perspective... L'importance accordée à ces figures multiples de la spatialisation du monde a

²⁴ *Ibid.*, p.56.

²⁵ *Ibid.*, p.108.

²⁶ *Ibid.*, p.110.

²⁷ Foucault, M., (1984), « Des espaces autres », dans *Dits et Ecrits*, Tome IV, Paris : Gallimard, p. 752-762.

²⁸ *Ibid.*, p.754.

donné la direction en particulier de l'analyse dite existentielle de Binswanger en ses conséquences pour la psychopathologie des psychoses. Le monde du sujet maniaque, par exemple, *s'espace*, s'étire ou se restreint selon un mouvement propre, devenant trop petit ou trop grand pour lui. Cette appréhension du monde serait « plus homogène et plus pauvre en relief que celle de l'homme moyen...²⁹ ». Binswanger souligne dans son approche du monde du sujet psychotique, la consistance, l'exposition, l'éclairage et la mobilité particulière de leur représentation du dehors, en quoi se dispose leur paysage.

Nous avons indiqué plus haut en quoi la clinique de la psychose pouvait rendre compte de manière « terrifiante » de la dissolution passagère ou durable du visage ainsi que du paysage.

Le syndrome de Cotard ou délire « des négations » offre à la littérature psychiatrique un tableau qui nous apparaît comme un paradigme clinique de ce mouvement de dé-visagéification et de dé-paysagement du monde. Marcel Czermak, dans son approche de la signification psychanalytique du syndrome de Cotard, évoque le cas d'une patiente qui avait le sentiment de perdre ce qu'elle appelait « sa vision », c'est-à-dire ce « rapport entre la pensée et le fond des yeux ». Cette perte de vision mentale s'éprouve comme l'impossibilité de se représenter les objets présents, non pas en tant qu'ils sont absents, mais en tant qu'ils sont désaffectés. « C'est ne rien éprouver en les regardant, ne rien ressentir... Le regard est mort, je vois les couleurs mais ça ne me fait penser à rien. Je ne vois rien, je ne suis pas aveugle, je vois des taches, certains visages comme ça, mais rien ne signifie plus rien... »³⁰. Il y a vision mais le regard fait défaut. C'est en ce sens que voir n'a plus de sens, qu'il n'est supporté par aucun regard, que les objets, en somme, ne la regardent plus. C'est parce que la patiente Cotard n'a pu constituer en l'autre le regard comme perdu, c'est-à-dire à retrouver et à poursuivre, que son monde est sans visage et sans paysage, un monde devenu horrifant. Il est alors lui-même pur regard, un seul regard devant le néant.

Ce que nous avons appris à nommer avec Lacan « la mort du sujet » comme caractère central de la psychose, nous la repérons ici comme effet de la perte de la dialectique des regards. Les regards ne s'échappent plus, ne se cherchent plus. Le regard du sujet n'est plus suspendu à du regard dans l'autre ; c'est ainsi que le monde perd son visage. Le syndrome de Cotard nous montre l'événement d'un monde dé-visagéifié et dé-paysé.

²⁹ Binswanger, L., (1932), *Le problème de l'espace en psychopathologie*, Préface et traduction C. Gros-Azorin, Toulouse : P.U.M, 1998, p.114.

³⁰ Czermak, M., (1992), La signification du syndrome de Cotard, in *Actes du colloque des 12 et 13 déc. 1992, Saint-Anne, Délires des négations*, Editions de l'A.A.R.P.C, p.122.

L'activité de pensée n'est pas seulement une production de soi, perçue comme issue de soi ; elle s'étend au-devant de moi pour rendre possible une conscience du monde et co-naissance du monde. Elle n'unit pas un sujet à un « extérieur » qui lui serait en somme proposé et que le sujet n'aurait qu'à reproduire, elle crée cet « extérieur » dans le sens d'une invention et par cette opération n'est pas sans laisser un reste, le réel qui échappe à toute représentation.

Si la réalité psychique et matérielle, l'interne et l'externe, le subjectif et l'objectif constituent un monde cohérent, énonçable et prescriptible, c'est toute la question du réel, dont la psychanalyse depuis Lacan interroge ce que serait un monde sans sujet pour le penser. Le réel est ce qui résiste à l'invention, le réel est ce qui échappe au paysage (un non advenu au symbolique) mais n'est pas sans le creuser. « Entre ces régions de réalités définies par nos modalités d'expression symboliques, il y a toujours un reste irréductible qui peut à nouveau envahir le paysage, faute de langage adéquat pour le désigner »³¹.

- Le paysage de la névrose

Dans un texte peu commenté : *Vue d'ensemble des névroses de transfert* (1915)³², Freud développe une idée audacieuse, accomplissant, dit-il, un programme prophétique de Ferenczi. Il y soutient l'hypothèse d'une concordance entre l'histoire individuelle et le passé de l'espèce. Apparaît ici une rêverie de la pensée devant laquelle Freud ne reculait pas au risque de s'offrir aux critiques de la science tout à son aise pour soupirer devant tant de spéculations : l'idée que l'ontogénèse viendrait répéter la phylogénèse, l'évolution de l'espèce et les catastrophes du réel à l'origine des refoulements qui fabriquent la structure du sujet. « Notre première hypothèse serait de prétendre que, sous l'influence des privations provoquées par l'irruption de la période glaciaire, l'humanité est devenue universellement anxieuse. Le monde extérieur, jusque-là essentiellement hospitalier et dispensateur de satisfaction pour tout besoin, se métamorphosa en une accumulation de dangers menaçant.

31 Lambotte, M.C., (2009), Le réel y est déjà, in *Réel et psychanalyse*, sous la dir. de P. Martin-Mattera, Paris, Desclée de Brouwer, p.14.

32 Freud, S., (1915), *Vue d'ensemble des névroses de transfert. Un essai métapsychologique*, Paris : Gallimard, 1986.

Cela donna toute raison d'éprouver l'angoisse du réel devant toute nouveauté »³³. Le paysage est ici le réel devant lequel le sujet s'angoisse.

Le paysage gelé, immobilisé, recouvre le paysage éclairé et chaud d'une origine perdue que le mythe du paradis perdu commémore. L'angoisse est la réponse à cette perte d'un paysage des origines. Nous sommes ainsi dans l'oubli et la nostalgie d'un paysage « irrécupérable » ainsi que de sa jouissance. L'angoisse est la douleur de cette disparition, le souffle coupé devant une fin. Pour décrire le paysage du sujet ainsi « névrosé », Freud a l'idée, et même le fantasme d'un état de préhistoire : « Avec le névrosé on est comme dans un paysage préhistorique, par exemple dans le jurassique. Les grands sauriens s'ébattent encore, et les prêles sont hautes comme des palmiers ».

L'« entours »³⁴ du sujet exposé à une angoisse fondamentale est une « nature gelée » qui rend nécessaire un espace fermé, un habitat de refuge et de protection. Le « sujet d'angoisse » se définit alors par son rapport à la limite, au franchissement du seuil, aux murs. L'au-delà des murs, cet extérieur incertain et hostile, devra être mesuré, cadastré, soumis à des frontières, comme s'il fallait que l'extérieur ressemble à un intérieur. D'où peut-être l'art des jardins, ces enclos d'une nature dessinée et mise en forme, apaisée, l'espace où je trouve ce que j'ai décidé d'y voir. Il apparaît d'ailleurs, qu'au moins jusqu'à la Renaissance, le paysage n'est pas décrit comme aujourd'hui dans ses qualités de beauté et de charme mais comme un espace inquiétant, voire chaotique et qu'il faut masquer.

Le rapport de l'angoisse et du paysage trouve dans la phobie l'expression d'un sujet « lâché » par l'espace qui l'entoure, un espace où le sol est ressenti comme pouvant se dérober sous les pieds qui s'y aventurent, un espace « troué ». D'où le refuge, le lieu de la chambre (et pourquoi pas du cabinet de l'analyste), du familier où rien ne risque de changer et, dirons-nous en vis-à-vis, la terreur d'être « enfermé » dans l'espace, le fantasme d'être enterré vivant ou prisonnier d'un espace sans sortie et privé de passage. Le phobique a le souci essentiel de connaître les voies de sortie, d'être maître de sa « fuite ».

Le névrosé obsessionnel présente ce même rapport de distance et d'isolement à son « entours ». Il se représente le monde non pas simplement cerné, barré comme dans la phobie mais « isolé », « calfeutré ». On rappellera la description qu'en fit S. Leclaire : « Un voile aussi transparent qu'infranchissable semble séparer le sujet obsessionnel de l'objet de son

³³ *Ibid.*, p.34.

³⁴ Terme emprunté à J.Oury. Voir : J. Oury, *Corps, psychose et institution*, Toulouse : ERES, 2007.

désir. De quelque nom qu'il le nomme, mur d'azur, de coton ou de pierre, il le ressent, et nous le dit, comme une coque de verre qui l'isole de la réalité »³⁵. Paysage non plus gelé mais enfermé, naturalisé, je dirais. L'obsédé, et ceci est fidèle à l'étymologie du terme³⁶, est un « assiégé », encerclé et réfugié dans le territoire de ses pensées.

Peut-on penser - rêver - un programme de recherche qui regarderait vers le paysage perdu de l'infantile, en tant que le refoulement de l'infantile lié à l'Œdipe engage un refoulement de paysage, produisant ce que nous pourrions appeler une image inconsciente du paysage ? Peut-on ainsi concevoir une approche renouvelée du dessin de l'enfant (mais davantage, de son usage du trait et de la trace) comme les formes en mouvement et en naissance qui produisent le paysage du sujet.

Nous ne pouvons avoir qu'un rapport symptomatique à l'espace du paysage de sorte que le symptôme est cette présence inactuelle du paysage refoulé de l'infantile. Le rêve et le paysage donnent forme à ce disparu, à une terre engloutie dont aucun interprète ne donnera en définitive la carte. L'ombilic du rêve évoqué par Freud est peut-être une image de cet introuvable.

BIBLIOGRAPHIE :

- Barreau, J.J, (2004), *Le train et les chemins du transfert, Topique, 86, L'acte et le temps*, Paris, L'Esprit du Temps, p. 117-136.
- Binswanger, L., (1932), *Le problème de l'espace en psychopathologie*, Préface et traduction C. Gros-Azorin, Toulouse : P.U.M, 1998, p.114.
- Bidaud, E., (2014), *Recherches de visages. Une actualité de la psychanalyse*. Sous la dir. D'E. Bidaud. Paris : Hermann.
- Czermak, M., (1992), La signification du syndrome de Cotard , in *Actes du colloque des 12 et 13 déc. 1992, Saint-Anne, Délires des négations*, Editions de l'A.A.R.P.C, p.122.
- Deleuze, G., (1980), *Mille plateaux*, Paris : Edit.de Minuit, (en collaboration avec G. Guattari), p.209.

³⁵ Leclaire, S., (1971), *Démasquer le réel. Un essai sur l'objet en psychanalyse*, Paris : Edit.du Seuil, p.147.

³⁶ La racine latine *obsedere* signifie assiéger.

- Foucault, M., (1984), « Des espaces autres », dans *Dits et Ecrits*, Tome IV, Paris : Gallimard, p. 752-762.
- Freud, S. (1900), *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1976, p. 306 et 342.
- Freud, S. (1913), Le début du traitement, in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1977, p.94.
- Freud, S., (1915), *Vue d'ensemble des névroses de transfert. Un essai métapsychologique*, Paris : Gallimard, 1986.
- Freud, S. (1919), L'inquiétant, in *Œuvres complètes 13*, Paris : PUF, 1996, 147-148.
- Heidegger, M. (1927), *Etre et temps*, Paris : Gallimard, 1986, p.145.
- Julien, F. (2014), *Vivre de paysage ou l'impensé de la Raison*, Paris : Gallimard, p.175 et 216.
- Lambotte, M.C., (2009), Le réel y est déjà, in *Réel et psychanalyse*, sous la dir. de P. Martin-Mattera, Paris, Desclée de Brouwer.
- Leclaire, S., (1971), *Démasquer le réel. Un essai sur l'objet en psychanalyse*, Paris : Edit. du Seuil, p.147.
- Lepoulchet, S., (2003), *Psychanalyse de l'informe. Dépersonnalisations, addictions, traumatismes*, Paris : Aubier, p.33.
- Levinas, E., (1991), *Entre nous. Essais sur le penser à l'autre*, Paris : le Livre de Poche/essais, 1998, p.244.
- Merleau-Ponty, M., (1964), *Le visible et l'invisible*, Paris :Tel/Gallimard, 2001, p.175 et 176.
- Oury, J., (2007), *Corps, psychose et institution*, Toulouse : ERES.
- Roger, A., Le paysage occidental. Rétrospective et prospective , in *Le débat*, 65, mai-août 1991. Roger, A., Histoire d'une passion théorique ou comment on devient un Raboliot du paysage in *Cinq proposition pour une théorie du paysage*, sous la dir. d'A. Berque, Paris, Champ Vallon, 1994, p.109-123.
- Searles, H., (1960), *L'environnement non humain*, Paris : Tel/Gallimard, 2014.
- Winnicott, D.W., (1957), Contribution de l'observation directe des enfants à la psychanalyse, in *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris : Payot, 1970, p.78 et 79.
- Winnicott, D. W., (1971), Le lieu où nous vivons, in *Jeu et réalité*, Paris : Gallimard, 1975, p.146.

ERIC BIDAUD

Eric BIDAUD est psychologue clinicien, psychanalyste, professeur des universités en psychopathologie clinique à Paris 7 Diderot. Membre titulaire du laboratoire CRPMS Paris Diderot, membre d'Espace analytique. Dernier ouvrage paru : *Psychanalyse et pornographie*, Paris, La Musardine, 2016.